Anna Tsing, *The Mushroom at the End of the World. On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*

Princeton, Princeton University Press, 2015, 331 p., notes bibliogr., index.

Michel Naepels

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30449>

DOI : 10.4000/lhomme.30449

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 169-171

ISBN : 978-2-7132-2689-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Michel Naepels, « Anna Tsing, *The Mushroom at the End of the World. On the Possibility of Life in Capitalist Ruins* », *L'Homme* [En ligne], 222 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30449> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.30449>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2021.

© École des hautes études en sciences sociales

Anna Tsing, *The Mushroom at the End of the World. On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*

Princeton, Princeton University Press, 2015, 331 p., notes bibliogr., index.

Michel Naepels

RÉFÉRENCE

Anna Tsing, *The Mushroom at the End of the World. On the Possibility of Life in Capitalist Ruins*. Princeton, Princeton University Press, 2015, 331 p., notes bibliogr., index.

- 1 Le dernier ouvrage d'Anna Tsing assemble à la fois une analyse précieuse du capitalisme, une réflexion sur la précarité et la destruction, sur les liens multiples entre humains et non-humains, et un essai sur l'anthropologie, en entremêlant une multitude de registres.
- 2 Dans son premier livre, *In the Realm of the Diamond Queen*¹, Anna Tsing emmenait ses lecteurs dans les forêts de Bornéo, dans le Sud Kalimantan, pour analyser la signification de la marginalité, à partir de la production discursive et des formes d'action des Dayak Meratus, parmi lesquels émerge la figure fascinante de Uma Adang, guérisseuse et cheffe de village. L'auteure poursuit son enquête, tandis que l'implication des entreprises japonaises dans le marché indonésien du bois, et celle des industries extractives des compagnies multinationales dans celui de l'or, entraînent la destruction massive des forêts de Bornéo. Tel est le point de départ de la description ethnographique d'un capitalisme de la frontière et de la mondialisation présentée dans *Friction. An Ethnography of Global Connections*². On y retrouvait Uma Adang, affirmant à son amie anthropologue qu'elle n'avait plus rien à étudier là, puisque la « culture » dayak avait disparu en même temps que la forêt. Avec *The Mushroom at the End of the World*, Anna Tsing propose un nouveau déplacement tout aussi stimulant : après avoir

examiné la marginalité et la créativité, puis la frontière et la destruction, Anna Tsing se penche sur l'ambivalence et la complexité des assemblages qui font et défont notre monde.

- 3 Le fil directeur de l'ouvrage est particulièrement déroutant, au premier abord : il s'agit d'un champignon apprécié des gourmets japonais et offert comme cadeau de prestige, le *matsutake*. Anna Tsing explore les espaces de collecte de ce champignon, dans les paysages (physiques, sociaux et historiques) divers des forêts de l'Oregon, du Japon, de Chine et de Finlande. Son travail s'appuie à la fois sur ses enquêtes ethnographiques et sur sa participation à un réseau collaboratif de recherche, le *Matsutake World Research Group*³. Les descriptions des forêts en crise autrefois exploitées industriellement au Japon et aux États-Unis et l'analyse des enjeux de conservation en Chine et en Finlande font saisir le lien – forestier – qui unit ce livre à ses premières publications sur Bornéo. Mais, l'air de rien, avec ces champignons cueillis de manière très artisanale par des marginaux dans diverses forêts, ce n'est rien moins qu'une réflexion sur le capitalisme contemporain et un programme pour le renouvellement de l'anthropologie qui nous sont proposés ici.
- 4 Plusieurs fils thématiques sont tissés les uns avec les autres tout au long de l'ouvrage, qui révèle ainsi une écriture particulièrement subtile – ponctuée de photographies et de dessins. Tout d'abord, il y a le tableau de notre monde, marqué par la ruine, ou la crise, et par la perte de toute téléologie progressiste. Chacune à leur manière, les forêts chinoises, japonaises, américaines et finlandaises témoignent de cette situation et des significations sociales de la crise du capitalisme. La précarité, pour Anna Tsing, est la condition de notre temps. Elle nous propose ainsi une série de « voyages avec des champignons pour explorer l'indétermination et les conditions de la précarité, c'est-à-dire d'une vie qui ne peut pas s'appuyer sur la promesse de la stabilité » (p. 2, ma traduction). Cette vision du présent est toutefois loin d'être désespérée, puisque l'auteure insiste au contraire sur les capacités d'action et d'invention des acteurs sociaux : « La précarité signifie qu'on n'est pas capable de prévoir ou de planifier. Mais cela stimule aussi les capacités d'attention, puisque chacun fait avec ce qui est disponible » (p. 278, ma traduction). Nous sommes bien là dans la continuité de la figure de Uma Adang – dotée de son savoir naturaliste et social, et de son inventivité politique.
- 5 La compréhension de notre monde en ruines passe par une analyse du capitalisme centrée sur les chaînes d'approvisionnement, dans lesquelles certaines entreprises dominantes commandent ou orientent la production et la circulation des marchandises dans un processus d'accumulation du capital grâce à un réseau de sous-traitants, qui n'ont d'ailleurs pas nécessairement conscience de l'être. Nous sommes loin d'un modèle fordiste : dans les forêts de l'Oregon, aucun cueilleur n'a d'emploi régulier, et nul ne pense travailler pour des entreprises capitalistes japonaises. Les entrepreneurs procèdent par simplification, uniformisation, réduction d'un paysage naturel ou social à celui d'une « ressource naturelle » exploitable, paysage au sein duquel la cupidité, la violence et la destruction environnementale nourrissent une économie de prédation, qui est la logique même de l'accumulation capitaliste. Transformer le monde en actifs comptables, c'est produire des ruines et des espaces pollués et abandonnés, une fois la rentabilité de l'actif épuisée.
- 6 C'est sur ce point que l'ouvrage devient particulièrement original. Anna Tsing développe l'idée que l'accumulation par récupération (*salvage accumulation*) constitue le

trait central du capitalisme contemporain. La concentration de richesse, l'accumulation du capital, la création de la « valeur », au sens capitaliste du terme, ne sont possibles qu'à partir de l'appropriation et la privatisation de régimes non capitalistes de production de valeur : tout ce qui relève de l'économie du don, des capacités de mobilisation des personnes auxquelles nous sommes liées au sein de rapports sociaux familiaux ou communautaires, ou de la productivité de la nature même. Ce que, dans le vocabulaire employé parfois par Anna Tsing, on pourrait aussi appeler les « communs ».

- 7 Anna Tsing décrit les différents groupes impliqués dans la cueillette de champignons dans les forêts de l'Oregon : des vétérans de la guerre du Vietnam traumatisés, des Hmong ayant fui la guerre, des survivants du génocide khmer, et des Lao. Tous sont marqués par des histoires de déplacement, et souvent de guerre ; tous trouvent dans cette activité de collecte une façon d'être libre et de faire avec leurs histoires. Avec ou sans capital, ils s'appuient sur des réseaux sociaux, familiaux, ethniques, religieux, ou communautaires si l'on veut, qui ne leur coûtent rien et qu'ils mobilisent pour construire leur liberté.
- 8 Mais la capacité à produire de la valeur n'est pas moins mobilisée dans un processus de coopération biologique silencieuse, invisible, pas nécessairement intentionnelle, mais indispensable à la production de la valeur capitaliste d'un produit de luxe, le *matsutake*. Le livre est parcouru de descriptions très fines des multiples modalités d'interactions entre humains (en tant qu'êtres sociaux), animaux, plantes, moisissures, micro-organismes ou bactéries qui rendent possible l'apparition des écosystèmes où s'épanouiront les *matsutake*. Ceux-ci supposent l'association de moisissures avec certains types de pins, particulièrement habiles à s'installer sur des terres pauvres, ravagées par l'incendie ou les coupes claires – ainsi des forêts qui repoussent après une exploitation industrielle intensive. Certains écosystèmes sont en effet particulièrement favorisés (directement ou indirectement) par l'activité humaine. Il s'agit donc de concevoir une histoire écologique multispéciste, dans laquelle une multitude d'acteurs (humains comme non-humains) interagissent pour fabriquer leurs mondes et créent ainsi un environnement propre à l'existence de ces champignons.
- 9 Les humains – comme bien d'autres espèces – n'ont jamais cessé d'aménager leur environnement (sans nécessairement contrôler l'ensemble des processus biologiques alors à l'œuvre) : l'aménagement ancien des forêts (par exemple, par les Amérindiens en Oregon) a rendu possible l'existence même de la « ressource naturelle » que s'approprient aujourd'hui des États ou des intérêts privés. L'histoire de la fabrication capitaliste des *matsutake* mobilise ainsi l'action des humains (ne serait-ce que sous la forme du dérangement qu'ils introduisent dans les forêts), des plantes, des moisissures. Transformer les *matsutake* en actifs privés dans le bilan d'un entrepreneur suppose de les arracher à cet ensemble immense de relations qui rend leur existence possible.
- 10 L'anthropologie au temps de l'anthropocène se déploie ainsi dans un cadre qui excède l'*anthropos*, l'humain : Anna Tsing noue les temporalités multiples et les assemblages changeants entre certains humains et d'autres agents qui permettent l'existence de formes de vie dans un paysage de ruines. Le concept d'assemblage lui permet d'insister sur le caractère non intentionnel, mais aussi fonctionnel (pour quelques acteurs) des formes de coopération sociale ou biologique, qui permettent à la fois la reproduction « sociale » et la reproduction « biologique ». Il faut ainsi prendre au mot l'expression « formes de vie », comme objet multiple d'une anthropologie : de tels assemblages

constituent d'excellents lieux empiriques pour comprendre l'économie politique de notre monde.

- 11 Cette réflexion par assemblages contrebalance les récits du déclin et de la ruine qui parcourent l'ouvrage : s'il faut renoncer au grand récit du progrès, Anna Tsing affirme qu'il ne faut pas perdre espoir pour autant. Penser polyphoniquement par assemblages, penser les cas ou les situations en tant qu'assemblages permet de comprendre que les perturbations, les crises ne sont pas nécessairement toujours catastrophiques, mais qu'elles sont parfois aussi génératrices de renouvellements. L'anthropologie (comme les sciences naturelles, nous dit Anna Tsing) valorise l'observation et la description, en étant attentive à la singularité des lieux, des situations, de la diversité des acteurs qui s'y inscrivent, le long de temporalités multiples. À travers une approche originale, Anna Tsing propose qu'elle demeure aussi un espace théorique et empirique pour surmonter notre désespoir.
-

NOTES

1. Cf. *In the Realm of the Diamond Queen. Marginality in an Out-of-the-Way Place*, Princeton, Princeton University Press, 1993.
2. Princeton, Princeton University Press, 2005.
3. Cf. le site internet www.matsutakeworlds.org.